



Documenting the legacy and contribution of the  
Congregations of Religious Women and Men in Canada,  
their mission in health care, and the founding  
and operation of Catholic hospitals.



Livres numérisés sur l'histoire des hôpitaux catholiques

Retracer l'héritage et la contribution  
des congrégations religieuses au Canada,  
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation  
et l'exploitation des hôpitaux catholiques

# L'Hôtel-Dieu de Québec : Esquisses

par

Mère P.M. de Sainte-Jeanne-de-Chantal, O.S.A.

Source: Courtesy of Greg J. Humbert

Copyright: Public Domain

Digitized: December 2023

# Esquisses





J.L.

# L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC

## Esquisses

Huit dessins d'Arline Gèneux

Illustrations en héliogravure de  
l'atelier Montminy & Cie, Québec

ÉDITION DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC — MCMXXXIX

Savignin, M. Ste-Jean-de-Dieudal, Sr.

1939

N I H I L    O B S T A T  
E D G A R    C H O U I N A R D  
Pter, Canonicus

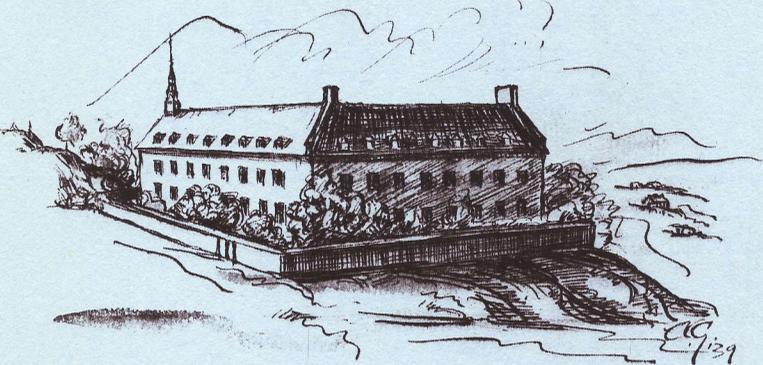
I M P R I M A T U R  
*Quebeci, die 16a Julii 1939*  
† J.-M.-R. Card. Villeneuve, o.m.i.  
*Archiepiscopus Quebecensis*

*Reproduction interdite*

1639



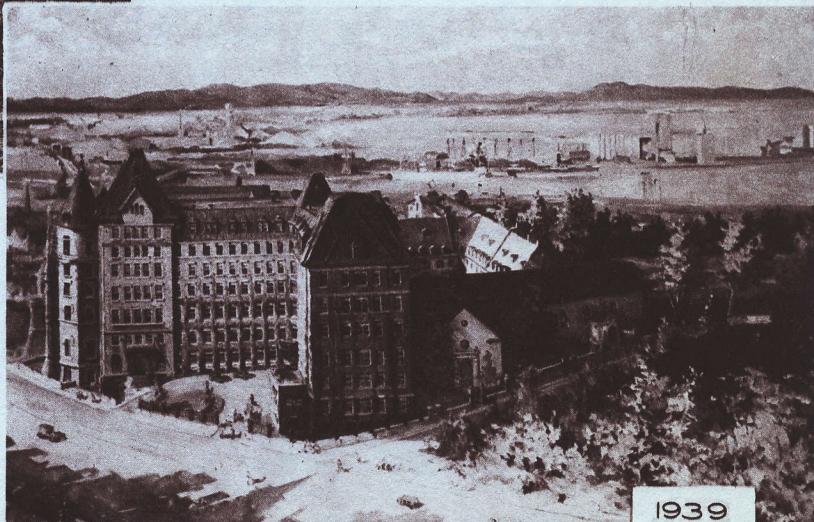
1739



**L'HÔTEL-DIEU**  
**DE QUÉBEC**  
*Esquisses*



1839



1939



QUÉBEC est à peine recréé, en 1632, —tout le Canada est alors résumé dans *Kébec*— que l'on fait savoir en France «la nécessité d'établir icy un hôpital».

Les destinées de la colonie sont plus que douteuses. La disette y est absolue. Néanmoins l'hôpital est urgent. C'est qu'aucun moyen ne s'est avéré plus immédiatement opportun dans l'histoire de la civilisation supérieure et de l'évangélisation des peuples.

Une femme, en France, une grande dame de la cour de Louis XIII lit les *Relations des Jésuites* du Canada et entend l'appel du Père Le Jeune.

Celle que le roi fera plus tard duchesse d'Aiguillon n'est qu'à la fleur de l'âge. Nièce du Cardinal de Richelieu, toute puissante sur le cœur du tout-puissant ministre, pouvant cueillir tous les hommages dûs à son rang et à ses charmes, comment deviendra-t-elle la protectrice ou mieux la promotrice des intérêts de ce lointain Canada ? Comment, sur les marches du trône, va-t-elle se pencher sur de pauvres Sauvages et quelques émigrés français en quête d'aventures —diront les beaux esprits du temps ?

La nièce de Richelieu est plus riche encore de qualités profondes que de fortune et d'admirateurs.

A la mort de son mari, Antoine de Beauvoir, marquis de Combalet, tué à la guerre, Marie de Vignerot de

Pontcourlay a dix-huit ans. Déjà brisée par la vie, elle tourne ses regards vers les biens immortels et veut sacrifier à Dieu sa jeunesse et sa beauté. Elle prend le voile des novices au Carmel de Paris, bien résolue de se consacrer tout entière au service divin. La reine, dont elle était dame d'atours, et le ministre son oncle interviennent pour la tirer du cloître, et lui en font défendre l'accès par un bref pontifical.

Rejetée contre son gré au milieu du monde, elle ne le boudera pas ; mais elle persistera à refuser les plus hautes alliances terrestres pour rester fidèle à Dieu. Liée à la grandeur de Richelieu, elle emploiera son crédit et la faveur qui s'attache à ses pas, à semer le bien, à secourir toutes les détresses, à étendre ses charités jusqu'aux contrées perdues du Nouveau Monde.

Du grand rôle qu'elle a joué dans notre vie nationale, distinguons l'œuvre qui lui fut chère entre toutes : la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec. Aussi bien n'est-ce pas là uniquement une œuvre locale : fonder un hôpital à Québec en 1639 c'était inaugurer l'hospitalisation non seulement au Canada, mais dans toute l'Amérique septentrionale ; et l'instituer de façon irrécusable, puisque cet hôpital, qui n'a jamais cessé d'exister, toujours sur le même site, en est le témoin actif et permanent.

Pour réaliser ce projet il y a trois siècles, il fallait faire appel à l'héroïsme. A qui s'adressa la duchesse d'Aiguillon ?



*D'après une gravure de Le Blond (16)*

*MADAME LA DUCHESSE D'AIGVILLON*

Le 16 août 1637 un contrat était signé entre elle et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Dieppe, en Normandie, Chanoinesses de l'Ordre de Saint-Augustin. Richelieu et sa nièce apportaient l'argent, les Augustines offraient leur vie.

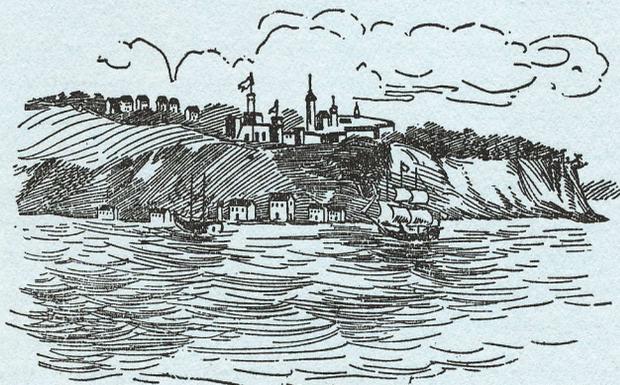
Dix-huit mois plus tard, trois religieuses dieppoises sont élues pour la périlleuse mission canadienne. La plus âgée n'a pas trente ans. C'est cette jeune moniale qui, six ans auparavant, malade à l'extrémité, obtint sa guérison après avoir prononcé le vœu d'aller en Canada, afin de contribuer au salut des âmes en soignant des Sauvages qui ont la réputation de manger les hommes et de leur faire souffrir mille tortures.

Nos moniales, les Augustines : Marie de St-Ignace, Anne de St-Bernard et Marie de St-Bonaventure de Jésus, les PREMIÈRES MISSIONNAIRES HOSPITALIÈRES, en compagnie de trois Ursulines qui viennent en même temps fonder au pays un incomparable foyer d'éducation, arrivent à Québec le 1er août 1639, après trois mois d'une navigation des plus rude : la dernière étape du voyage, de Tadoussac à l'Île d'Orléans, s'est même accomplie sur une barque de pêche.

La joie fut grande ce matin-là à Québec. Le canon du fort annonça l'événement. Le gouverneur, le chevalier de Montmagny, après avoir dépêché sa chaloupe au-devant du petit groupe missionnaire, accueillit les religieuses au nom de la population, les conduisit à l'église Notre-Dame de Recouvrance et les reçut ensuite à sa table. Geste signifi-

catif que perpétueront de constantes et indéfectibles relations entre les Hospitalières et le représentant du roi. Un changement d'allégeance n'interrompt pas la tradition. Elle est également maintenue par les représentants des souverains britanniques.

L'hôpital de 1639 a duré, et toujours sous une même direction. L'infirmière contemporaine qui s'y dévoue au soulagement de la douleur, c'est la même blanche apparition venue d'outre-mer pour soigner et consoler le pauvre enfant de la forêt au milieu de ses grands bois farouches.



Québec en 1640.

Voici un aperçu du mouvement hospitalier de l'Hôtel-Dieu de Québec, pendant son long service trois fois séculaire.



*D'après un tableau de A. Massolotto*

*"... le 1<sup>er</sup> août 1639, c'est grande fête à Québec."*

## SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

Il débute par une épidémie de variole. Deux cents malades en six mois. Les religieuses épuisent leur linge jusqu'à leurs guimpes et leurs bandeaux de toile pour les panser. Leurs forces aussi. Toutes trois s'alitent à la fois, excédées de privations et de fatigues. La Supérieure y contracte la maladie de poitrine dont elle mourra quelques années après.

Durant une migration de quatre ans à Sillery pour y secourir les Sauvages, rien ne diffère dans leur tragique existence, sinon que la misère et le froid surpassent ce qu'elles ont souffert jusque-là.

Le nombre des Français augmentant dans la colonie, déjà en 1648, on ne peut loger à l'hôpital tous les malades débarqués des navires venus de France. Et il en sera toujours ainsi. Avec l'année 1654, commence l'ère des agrandissements. Les religieuses sont *charmées*. Elles accommodent «une grande salle avec des lits des deux côtés à la manière de France».

Quand arrive à Québec l'intendant Talon, l'Hôtel-Dieu est encombré de soldats atteints de typhus. Le régiment de Carignan lui en a fourni cent trente dans une seule journée, parmi eux des officiers de marque. Talon vient les visiter chaque jour. Il voit de près l'importance de cet établissement pour la colonie. Il en comprend les besoins et met tout en œuvre pour l'améliorer et en augmenter la capacité. Il le dote d'un nouveau pavillon, d'une buanderie, voire



*Ancienne gravure. Hôtel-Dieu*  
*Le Cardinal de Richelieu*

d'un ingénieux aqueduc. De quoi légitimer un peu de fierté chez nos Hospitalières. Leur hôpital est à la page.

Pour avoir une idée de la vie de cette époque, pensons aux incidents qui se la partageaient : les épidémies, les guerres, les famines. Après vingt-cinq ans de la fondation de l'Hôtel-Dieu, le danger d'extermination par les Iroquois existe encore, au point que « nous nous croyons tous les jours à la veille de périr », écrit la Mère de St-Bonaventure. *Ces barbares ont formulé en conseil le dessein de venir prendre les Filles blanches: c'est ainsi qu'ils nous appellent, ajoute la vaillante Augustine, et cela leur serait facile si Dieu ne les en empêchait.*

A la cruelle menace, enfin conjurée en 1666, succèdent les hostilités avec les Anglais.

L'Hôtel-Dieu en plein flanc du promontoire était un des endroits les plus exposés, à Québec, aux assauts d'un siège. En 1690, en une seule attaque on ramasse dans l'enceinte du cloître jusqu'à vingt-six boulets. On s'empresait de les faire parvenir aux batteries françaises d'où ils étaient *retournés* à l'ennemi. Aux soldats qui envahissaient l'enclos, les religieuses distribuaient le pain, les légumes, les fruits. Et l'armée se chauffait « à nos dépens », disent les chroniques. On lui fournissait également le bois pour construire les redoutes.

En 1703, un chef Sauvage atteint de variole aborde à Québec. En très peu de temps le fléau se propage et sévit bientôt sur toute la surface de la Nouvelle-France. Des familles entières sont anéanties. On ne peut suffire à

enterrer les morts. L'hôpital, où il en meurt comparative-ment peu, est si rempli de malades qu'il y en a dans les corridors, les cours, jusque dans la chapelle... Plusieurs religieuses sont prises du redoutable mal. Elles acceptent les soins de quelques dames charitables mais sans expérience, pendant que les autres Hospitalières qui se portent bien continuent le service des salles. Accablées de veilles, elles sont frappées à leur tour et cinq d'entre elles, toutes jeunes et sujets d'avenir, vont cueillir là-haut le prix de leur immolation <sup>1</sup>.

Le pays est de nouveau ravagé en 1710 et en 1718 par des fièvres malignes apportées par les vaisseaux. Les matelots malades sont transportés à l'Hôtel-Dieu. Les civils atteints bientôt en grand nombre l'envahissaient d'autre part. Vingt-quatre des religieuses qui les soignent sont contaminées, et bientôt à l'extrémité. Il en meurt six.

Une épidémie de variole hémorragique en 1734 emporte le docteur Michel Sarrazin de l'Etang, le plus célèbre des médecins canadiens sous l'ancien régime. Il avait donné à l'Hôtel-Dieu quarante-cinq années de services professionnels.

En 1736, la population est encore décimée par la contagion. L'Hôtel-Dieu ne suffit plus. Cinquante matelots sont dirigés vers l'Hôpital-Général.

1. Un médecin anglais fait ici une observation intéressante :

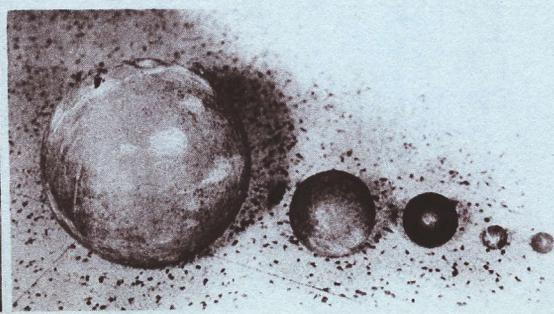
«... When one considers the state of medical and surgical practice in the 17th and 18th centuries, and the early part of the 19th, one is forced to the conclusion that the nuns, with their nursing, did a great deal more to cure the patients than the surgeons, physicians and apothecaries with their copious and repeated bleedings, their sweatings, their drastic purges, emetics and counter-irritants....»

L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC by William Boyman Howell, M.D.



*Les voûtes souterraines et  
les murs du monastère des  
Augustines datent de 1695.*

*Ces voûtes leur servirent  
de refuge pendant les guerres  
du XVIII<sup>e</sup> siècle.*



*Au siège de  
1759, les boulets  
tombèrent dru  
sur l'Hôtel-Dieu.*

Et en 1740, répétition de ce qui s'est passé les années précédentes : les malades affluent. Il y en a tant, partout, que l'on circule difficilement entre les lits.

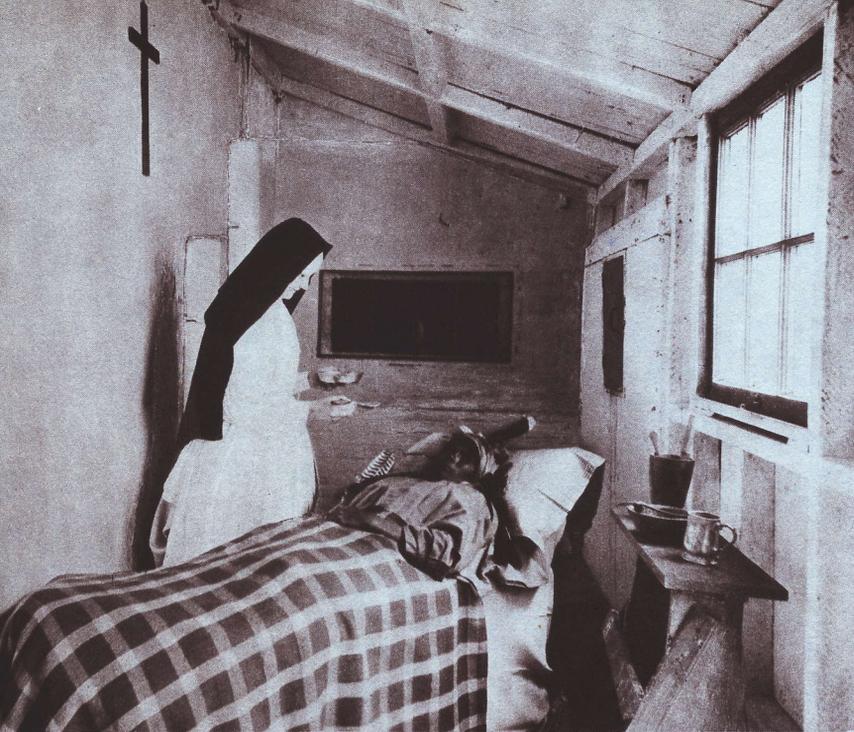
Ce qu'était dans ces conditions une journée d'hospitalière peut à peine s'imaginer aujourd'hui. Jour et nuit dans un danger continuel, au milieu des morts et des mourants, nos infirmières n'entendaient que plaintes et râles. Mais s'arrêtent-elles à cet aspect ?... Le rôle à remplir au chevet de tant de malheureux a tenté l'âme de l'Augustine. Ce n'est pas en vain qu'elle a reçu du ciel, en retour de son offrande, le don d'adoucir et d'aider à sanctifier tant d'amertume. Ce contact avec la souffrance, par ailleurs, la fortifie elle-même.

Nous le verrons dans l'épreuve que va traverser l'Hôtel-Dieu.

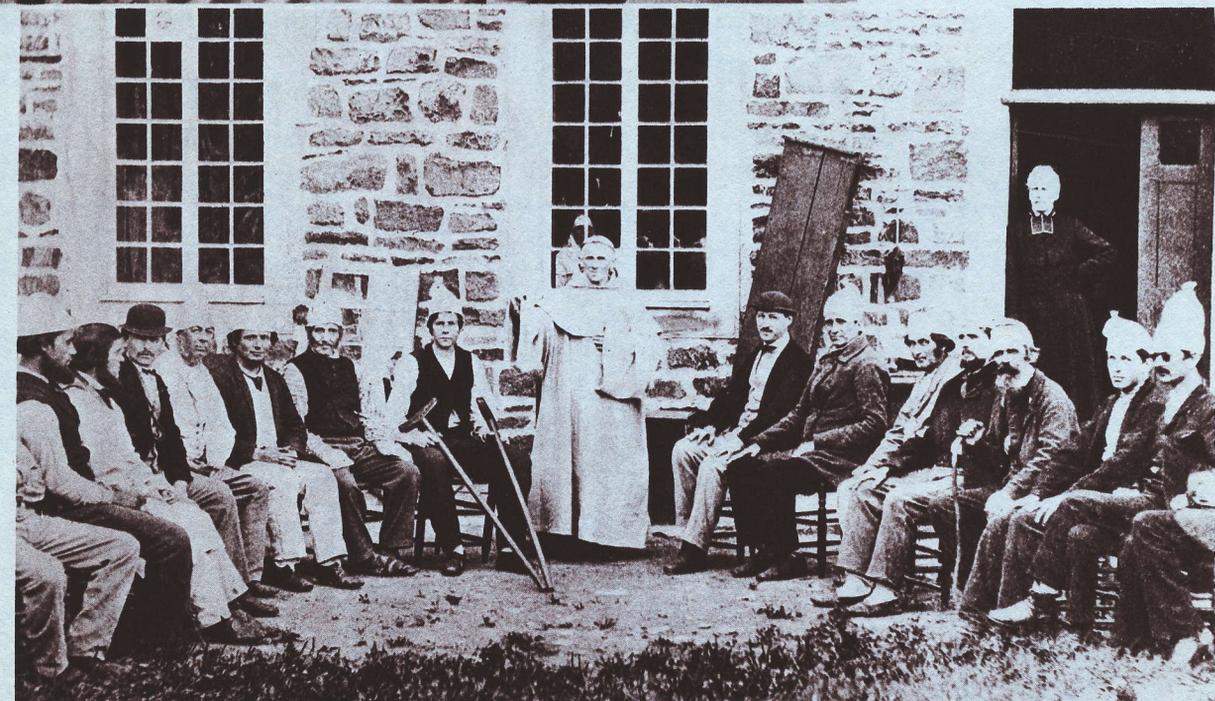
Le 7 juin 1755, à midi, le feu éclate à l'hôpital. Il a été criminellement allumé par deux matelots. Tout l'édifice est consumé, moins les murs du cloître et ses voûtes souterraines. Une religieuse périt dans les flammes, mais tous les malades sont sauvés.

L'institution, à ce moment, était plus que jamais indispensable au pays. C'était, sans déclaration, mais effectivement, la guerre. Dans la rade il y avait beaucoup de navires remplis de troupes, et leurs nombreux malades n'avaient de refuge que l'Hôtel-Dieu.

Monseigneur de Québec, doublement alarmé, écrit aux Hospitalières : «Le public y perd beaucoup plus que vous....

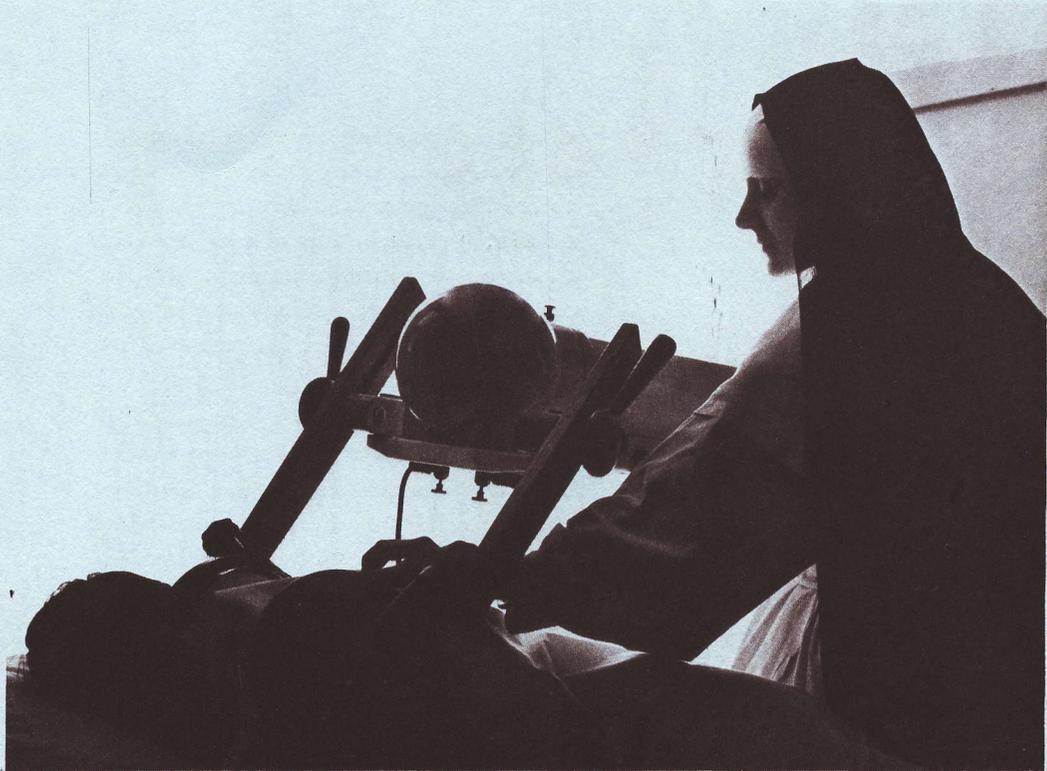


Jadis  
... au  
chevet  
des  
Sauvages

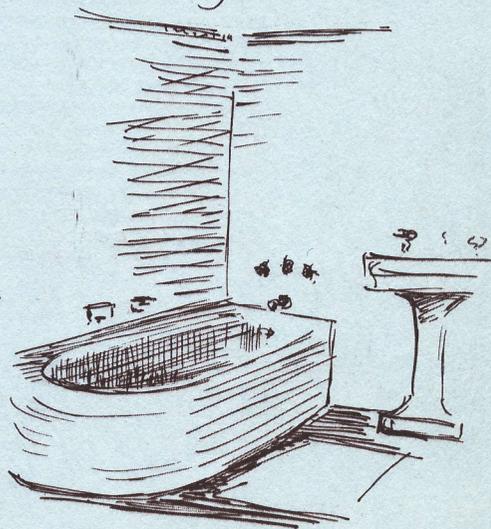


Les convalescents dans la cour intérieure  
de l'hôpital en 1865

Aujourd'hui



Séance de thérapie par les ondes courtes





*L'an mil sept cens-trente huit  
cette Image fut consacrée à la  
Ste Vierge et envoyée de France  
(à l'Hôtel-Dieu de Québec) pour  
être honorée dans ce lieu en  
memoire du secours que plus de  
trente personnes sur le point de  
périr (en mer) avaient reçu du  
ciel après avoir invoqué la Mere  
de Dieu sous le titre de*

**NÔTRE DAME DE  
TOUTE GRACE.**  
(Texte original)

«Pour ne pas le priver totalement  
«de vos soins charitables, je vous  
«offre l'usage entier de mon palais...  
«Enfin, je livre toute ma maison  
«pour cette bonne œuvre ; et s'il est  
«nécessaire, je me livre moi-même  
«pour être le premier infirmier de ce  
«nouvel hôpital».

Cependant, les Augustines purent se dispenser d'accepter une hospitalité si généreuse. Les Jésuites avaient déjà mis à leur disposition une aile de leur résidence. Un mois après elles y ouvraient aux malades deux salles tout de suite remplies. Leurs difficultés s'accrurent du fait de deux épidémies au cours des deux ans qu'elles y passèrent. De nouveau, des religieuses moururent victimes de leur dévouement aux contaminés, logés jusque dans le cloître.

La reconstruction de l'Hôtel-Dieu est due, pour une large part, au zèle de Mgr de Pontbriand. Une souscription organisée par ses soins fut très fructueuse. Le marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur fran-

çais du Canada, combla le montant nécessaire à l'entreprise.

Les Hospitalières, en 1757, inaugurent leur nouveau bâtiment par la réception immédiate de quatre-vingt-quatre marins et soldats que terrassait le typhus<sup>1</sup>. Comme à l'ordinaire, la Communauté paie tribut pour le privilège de soigner les pestiférés. Vingt-deux religieuses gagnent le mal et cinq, la mort.

Vint l'assaut fatal pour le drapeau français.

Le bombardement de Québec commença si furieusement que les Augustines durent quitter l'Hôtel-Dieu avec les blessés de l'armée française pour se transporter à l'Hôpital-Général, établi en dehors des murs de la ville<sup>2</sup>. Quand elles reprendront le chemin de leur demeure, la première période de leur histoire, comme celle de la chère cité en ruines, sera décidément close.

1. Comme allocations, l'Hôtel-Dieu recevait alors six sous par jour pour les soldats, et dix à quinze sous pour les matelots des navires marchands.

2. Cinq religieuses converses restèrent à la garde du monastère pour le préserver autant que possible de la spoliation totale. De l'Hôtel-Dieu avaient essaimé en 1693 les Augustines qui fondèrent l'Hôpital-Général, hospice pour les vieillards.

## *SOUS LE DRAPEAU BRITANNIQUE*

Nos Augustines trouvèrent leur maison et ses dépendances toutes meurtries, leur ferme pillée. C'était le dénuement complet.

Le général Murray, gouverneur militaire, mis au courant de leur situation, les assista avec courtoisie et ne cessa de leur témoigner sa bienveillance et de les faire entourer du plus grand respect par ses gens. Mais elles n'en furent pas moins bientôt réduites à vendre ce qui leur restait de meubles, à accepter le blanchissage de linge d'église, à cuire le pain pour le Séminaire..., afin de satisfaire leurs créanciers et subvenir à leur entretien.

Tout leur hôpital avait été requis pour servir aux troupes anglaises. Les religieuses se virent captives dans leur cloître. Et cela dura vingt-cinq ans.

Les malades et les blessés anglais reçurent l'assistance de leurs soins le jour et la nuit. Cette charité dont elles firent preuve fut hautement louée par chefs et soldats, et elles-mêmes bénéficièrent toujours de leur estime et de leurs bons procédés.

Enfin sonna l'heure de la libération.

C'est la fin des grandes épreuves. Grâce aux dédommagements obtenus du gouvernement pour l'occupation anglaise, grâce aussi à la générosité des citoyens, deux salles furent rouvertes aux pauvres en 1785. Avec eux rentraient les bénédictions divines. Le noviciat refleurit et l'hôpital

s'engagea rapidement dans les réalisations fécondes et bienfaisantes.

Nous voyons les Augustines Hospitalières, pendant quarante-quatre ans, à la demande du parlement canadien, ajouter à leur œuvre celle des *Enfants trouvés*. Elles en recueillirent 1375. Pendant les dix-sept premières années l'État rétribua l'hôpital à raison de dix sous, puis de huit sous par jour, pour chaque enfant. Il cessa ensuite toute allocation, mais les Hospitalières continuèrent gratuitement le service durant vingt-sept ans.

L'accroissement de la population rendait urgent l'agrandissement de l'hôpital. Avec seulement 4,800 dollars en main, les Augustines l'entreprennent en 1816. Les bâtiments ne sont terminés qu'en 1825, après la décision du gouvernement d'y contribuer par différents subsides, au total de 32,536 dollars.

Cette expansion vint à temps. Et l'Hôtel-Dieu se trouva prêt à jouer son rôle dans les fréquents ravages pestilentiels du XIXe siècle. Toujours il fut plein à l'excès. C'est ce qui apparut au cours des grandes épidémies de choléra, en 1832 et 1834, et de celles de 1849-51-54. Le typhus encombre également ses lits en 1849, et l'influenza en 1826-30-39, etc. Mentionnons la *grippe espagnole* en 1918.

Mais alors l'hôpital est doublé de capacité. L'addition d'un spacieux bâtiment en 1892, consacré à la maison de santé et au service des dispensaires, portait le nombre des lits à deux cent soixante-quinze.

Enfin, en 1930, ce fut la restauration complète, selon un vaste plan d'ensemble, avec une nouvelle augmentation d'une autre centaine de lits. Ainsi la pauvre chaumière, entourée de cabanes d'écorces, de 1639, est devenue le grand centre enseignant qui hospitalise aujourd'hui sept mille malades par année. La clientèle des dispensaires porte le chiffre des secourus à vingt mille.

L'Hôtel-Dieu est ouvert aux riches et aux pauvres, sans distinction de nationalité et de religion. La collaboration la plus efficace lui est assurée de la part de son personnel médical, recruté parmi les professeurs éminents de l'Université.

Les Religieuses assument seules leurs devoirs d'infirmières. Elles reçoivent à cet effet une formation professionnelle intégrale.

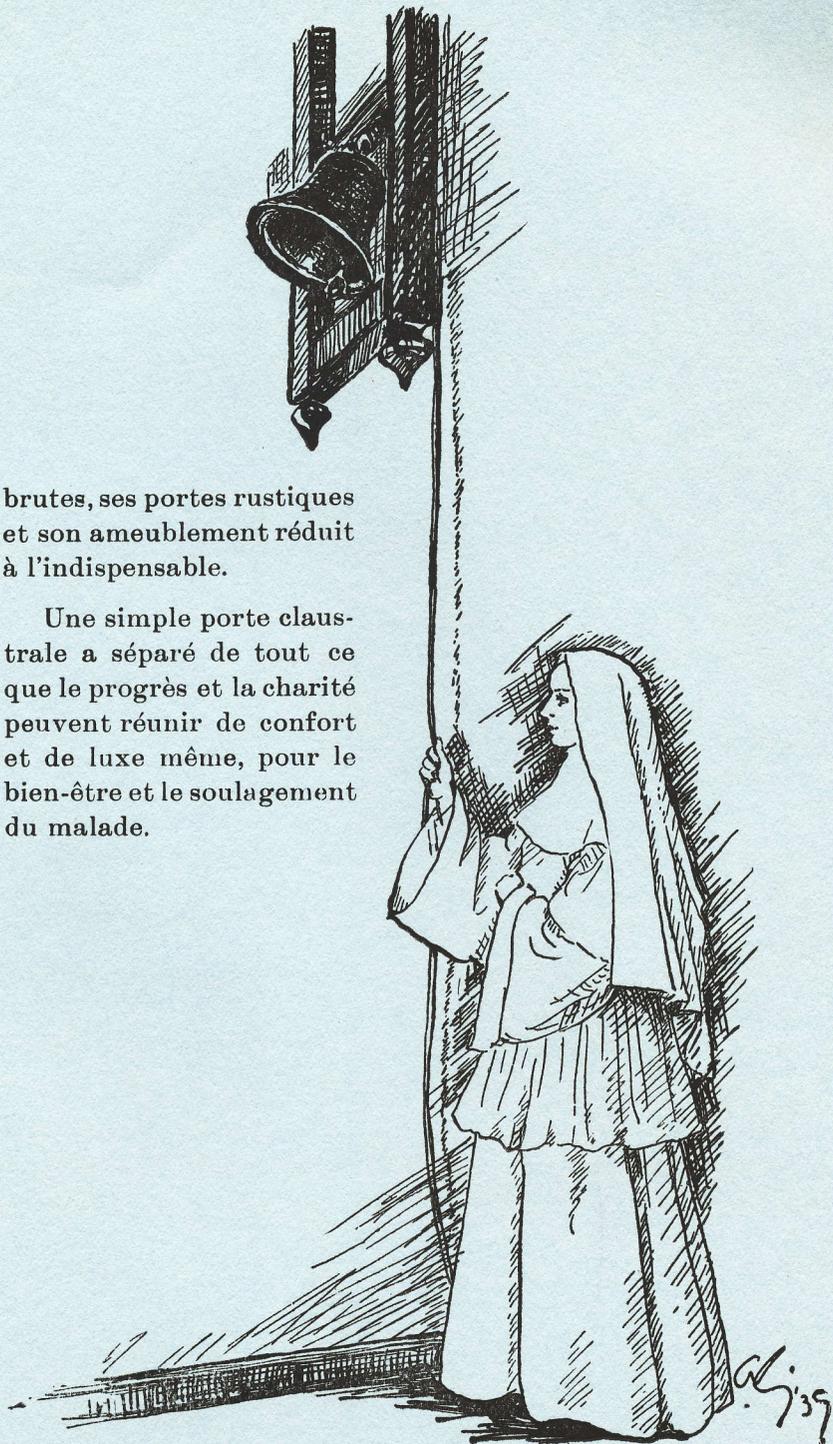
La première canadienne qui se soit consacrée à Dieu par les vœux de religion est une Hospitalière. Ce fut Françoise Giffard, fille du premier médecin de l'Hôtel-Dieu, le docteur Robert Giffard, seigneur de Beauport.

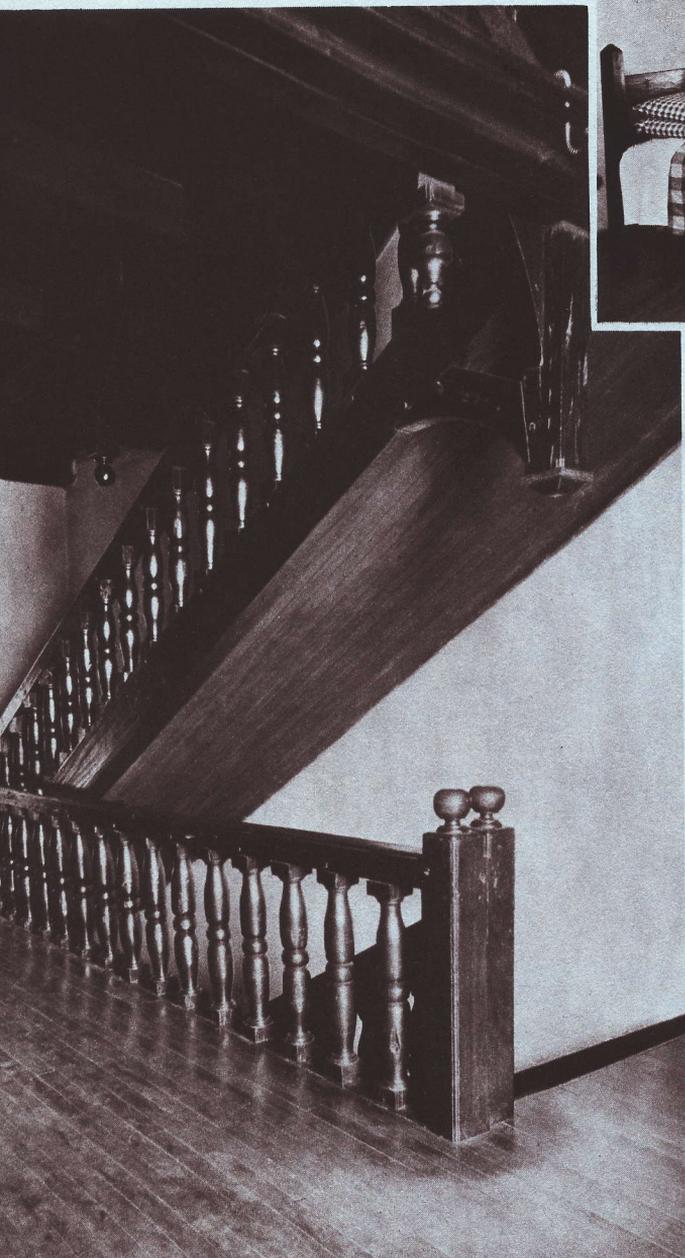
Les Augustines de l'Hôtel-Dieu appartiennent à un Ordre cloîtré. Leur Communauté actuelle compte cent quatre-vingt-dix sujets. De ce nombre sont cent quatre religieuses, infirmières diplômées de l'Université Laval.

Leur monastère, contigu à l'hôpital, en est toutefois entièrement distinct. Le vieux cloître austère conserve ses escaliers aux rampes polies par le temps, ses murailles

brutes, ses portes rustiques  
et son ameublement réduit  
à l'indispensable.

Une simple porte claus-  
trale a séparé de tout ce  
que le progrès et la charité  
peuvent réunir de confort  
et de luxe même, pour le  
bien-être et le soulagement  
du malade.

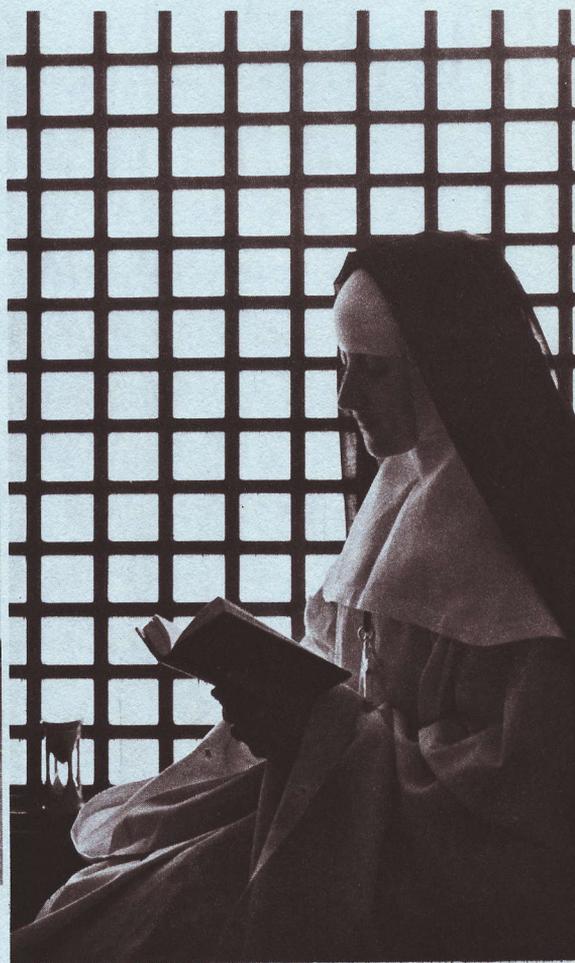




*Escalier central du vieux monastère*



*Cellule d'une moniale*



## LE SOIN DES MALADES À L'HÔTEL-DIEU DE NOS JOURS

### *L'œuvre des Pauvres Le service privé*

Au soleil levant les salles. Il y en a dix d'une capacité totale de 275 lits. Spacieuses, gaies, modernes, elles s'échelonnent dans deux grandes ailes déployées presque en ligne droite. L'aile du Précieux-Sang en avant-garde ; l'aile Saint-Augustin tendue au nord.

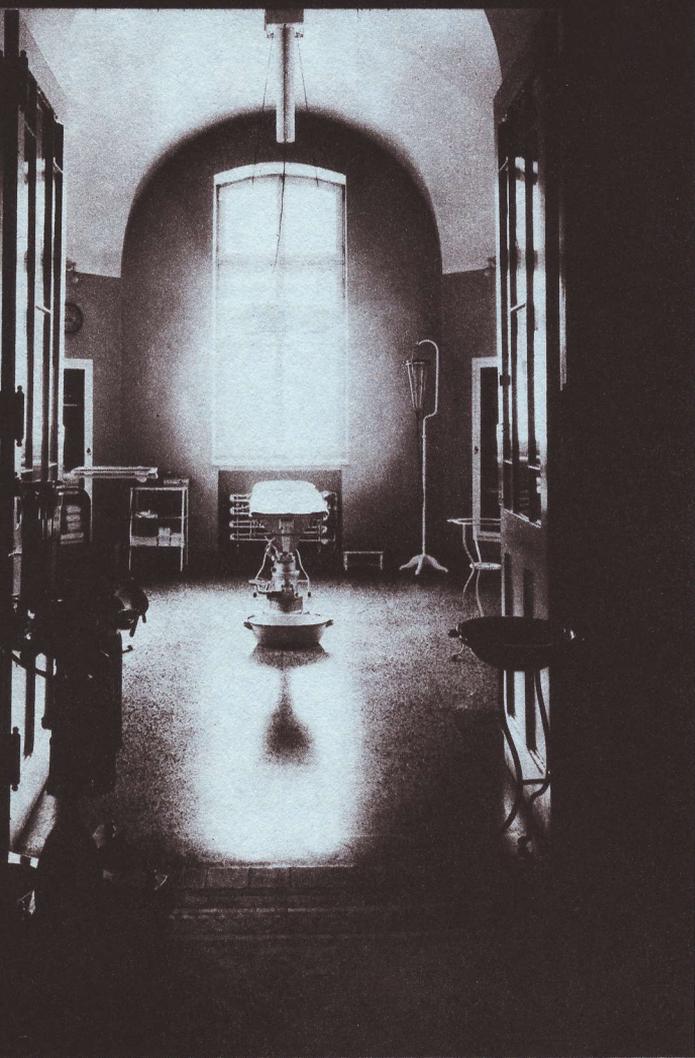
A droite le pavillon Richelieu, pavillon central relié par une haute tour à la maison d'Aiguillon à l'ouest. Les chambres privées, quelques-unes luxueuses, occupent les étages supérieurs de ce triangle. Ces divers bâtiments forment un tout, style Renaissance, soudé au monastère à l'extrême gauche.

\*

Sept heures et un quart. La porte du cloître s'ouvre devant des phalanges d'Hospitalières, livrant passage à la charité bienfaisante, délicate, sereine : c'est le mot d'ordre.

Le long couloir s'anime. Un va-et-vient silencieux mais rapide annonce la relève à l'hôpital. Des suppléantes ont déjà remplacé les infirmières de nuit. Mais la tâche régulière commence pour le grand nombre : ici dans le service privé, là dans les salles, selon l'obéissance.

A l'assaut du devoir toutes partent, à gauche, à droite, avec le même empressement. C'est l'empressement d'une âme renouvelée, fortifiée à l'oraison matinale, à la messe, à la communion. Certainement aussi, de l'âme qui sait la substitution affirmée par Notre-Seigneur : « J'ai été malade et vous m'avez visité ».



*Salle d'opération moderne*



*REGISTRES DES MALADES  
depuis 1689*

Un plus fort contingent d'Hospitalières se dirige vers les salles. Proportionnellement toutefois au nombre des malades, les chambres privées en absorbent bien davantage. Et cela s'explique. La centralisation d'un service commun ménage bien des pas. D'autre part, il y a, dans les chambres privées, des exigences légitimes à satisfaire. Le service est plus long, cela va de soi.

Mais, en dehors du temps et, par suite, de l'accaparement de personnel, y a-t-il dans les soins proprement dits à donner aux malades des écarts considérables entre les deux régimes ?

Observons les Hospitalières d'abord, puisqu'elles sont les premières et le plus immédiatement au chevet des malades.

Dans les salles, à la maison de santé, même programme initial. Annotation soigneuse des remarques de la nuit à la fiche de chaque malade. Température, pouls, respiration sont pris, enregistrés. Matières à analyses sont envoyées au laboratoire. Les demandes d'examens divers ont été prévues. Vient ensuite la toilette des malades, avec la nuance mentionnée pour les deux classes quant au temps et aux détails. Déjeuner. Classement et ordonnance des régimes. Puis les traitements médicaux. Dans les étages, dans les salles, chariot, matériel à injections, etc., circulent sans répit. Ici et là même activité. Même application, même souci attentif de l'état de chaque malade. Même méthode de traitement. Même sourire....

Jusque là les services diffèrent peu.

Neuf heures. Visite du Médecin dans les salles. Il se rend à chacun des lits accompagné de ses Assistants et de l'Hospitalière, dont les informations sont requises s'il y a lieu. Elle recueille les prescriptions. Si l'état de l'un ou de l'autre patient le requiert, le Médecin-chef reviendra. De

toute façon, pour ou sans cause spéciale, l'Interne-médecin attaché à son service visitera de nouveau les malades le soir à quatre heures. Il passera encore avant la nuit pour s'informer auprès de la *Veilleuse* des cas particuliers. Bien entendu il peut être appelé à toute heure.

Tous les examens : radiologiques, bactériologiques ou autres, tous les traitements institués, toute la médication prescrite, coûteuse ou non, tout sera littéralement fourni par l'hôpital même sans rémunération.

C'est ici où le pauvre bénéficie d'un avantage, non sur le riche—qui peut se payer tous les luxes—mais sur le patient ordinaire des chambres privées. Pour ce dernier, on hésitera parfois à lui imposer des frais extraordinaires ; on se gênera pour les examens multiples, on minimisera.

A ce point de vue, assurément, les pauvres ont bien lieu de se réclamer du beau mot du moyen âge et de se dire traités « en seigneurs ».

Mais les salles communes ont des à-côté bien pénibles à certaines natures. Outre l'indispensable mouvement d'un service multiple, il y a le grand ennui du voisinage. On tâche à l'adoucir. Néanmoins il y a l'inévitable : consigne gênante, inadaptation à un milieu qui souvent n'est pas le sien, etc. Ajoutons, cependant, que pour la majorité de la clientèle des salles, il y a beaucoup moins de souffrances sous ce rapport qu'on serait porté à le croire. Dans cette classe on aime *la compagnie*, fût-elle pour un moment incommode. Un fait typique tout récent. Est admise une malade paraissant être de la catégorie de ceux que la fortune a déjà mieux servis. On lui offre, comme on le fait chaque fois que la chose est possible, une des chambres annexées au service mais permettant un isolement apprécié de plusieurs. Surprise. *Elle va s'ennuyer..., elle aime mieux être avec les autres.*

Cette bonne malade n'a pas si complètement tort de préférer la vie collective.

Je parlais en premier lieu de l'avantage, pour le malade des salles, d'un bénéfice complet de tous les examens, traitements ou médicaments désirables, avec le minimum de frais ou sans frais aucuns. Il y a plus et mieux. Pour beaucoup, on l'a vu, l'esprit de *sociabilité*, même dans la maladie, est très développé.... D'autres aiment voir agir. Ils s'intéressent et suivent inconsciemment peut-être, mais avec une attention de plus en plus éveillée le dévouement qui ne se lasse pas, le travail minutieux, patient, la bonté qui se donne ici, là, sans compter, sans partialité, joyeuse, parfois héroïque. Prédication silencieuse. Que de retours à Dieu elle a préparés !

\*

Egalement dans le service privé existe un certain mouvement d'ensemble, ordonné, bienfaisant. On conçoit qu'il est moins absolu, mais aussi, moins impressionnant, moins suggestif.

Certes, ici comme dans les salles, le soin des malades est avant tout un ministère. La religieuse qui l'exerce a consacré par vœu son activité totale, son intelligence et son cœur aux blessés de la vie. Qu'ils soient atteints dans leur corps, atteints dans leur âme, du moment qu'on les lui apporte elle est pour eux. Sa tâche est d'assurer, par l'exactitude, l'habileté, la délicatesse de ses soins, l'efficacité des ordonnances médicales à leur endroit ; elle est en même temps de les aimer, de leur vouloir du bien, de leur faire du bien. Qu'est-ce de les aimer ? de leur faire du bien ? sinon de leur donner de la bonté surnaturalisée, de les influencer

si je puis dire par le rayonnement divin. Avec le dévouement semer la sympathie, la douceur ; comprendre, approcher les âmes, percer le voile qui leur cache Dieu : c'est cela préparer l'action divine, la médication qui acheminera vers la rencontre dont l'âme a souvent si grand besoin.

Or, le malade quel qu'il soit, de telle situation sociale ou de telle autre, est ce pauvre nécessaire figuré dans le voyageur de Jéricho.

On ne lit pas que le bon Samaritain s'enquit, avant de lui porter secours, s'il était ou non sans fortune ? Il le trouve privé de forces, sans défense contre ses blessures et les autres dangers qui pouvaient survenir. Cela suffit. Il l'assiste. C'est l'exemple donné par Notre-Seigneur : « Venez à Moi *vous tous* qui souffrez ». Le divin Maître ne fait pas de distinction.

Donc, l'Hospitalière va aussi au riche, privé de son bien temporel le plus précieux : la santé.

Elle y va avec le respect de la souffrance, comme elle va aux salles. Elle va à Celui même qui, dans ce nouveau malade, reçoit tout autant ses services, et lui en promet le récompense. Elle s'adapte à cet autre champ d'action. Elle tient compte des habitudes, du rang social de chacun de ceux qui lui sont confiés. Il lui faudra l'intelligence des nuances. C'est ici, semble-t-il, la différence la plus marquée entre le service commun et celui des chambres. Nul ne s'en étonnera. L'égalité s'opposerait à la justice.

Il y a encore les autres avantages matériels. Le malade, dans une chambre, choisit son médecin, le fait appeler à son gré : c'est affaire entre eux. Plus libre dans ses allures, dans ses goûts, il peut recevoir, se recréer—dans des limites fixées sans doute pour convenir à la bonne tenue de l'hôpital, mais suffisamment généreuses. Il exigera, si cela lui convient, un service spécial d'infirmiers et d'infirmières, et tout le confort que l'hôpital est en mesure de fournir.



*Une jeune professe signant ses vœux de religion.*



*Marie et Marguerite Bourdon  
1640-1660      1642-1706*

*Premières Québécoises Hospitalières*

Mais si le service privé donne droit à des réclamations particulières, partant il demande de ceux et de celles qui y sont attachés une plus grande somme d'abnégation.

L'éducation supérieure que suppose une condition aisée semble, de prime abord, plus attirante à des sentiments tout humains. On est porté à en attendre une meilleure appréciation du dévouement et de la charité. En général on peut dire qu'il en va ainsi. Il n'est toutefois pas rare d'y rencontrer l'incompréhension à un degré qui surprendrait peu chez le fruste, le lutteur pour la vie, l'épave, ou même seulement l'ignorant de la rue ou du chantier. Transposition singulière. Dans ces terrains incultes brillent quelquefois des perles d'une sensibilité exquise, émouvante. La reconnaissance y prend des accents insoupçonnés.

\*

Pour l'Hospitnière, demanderons-nous, où vont ses préférences ?

Je croirais volontiers que, contrainte de choisir, son cœur ne connaîtrait d'autre loi que celle d'une plus amère souffrance sur laquelle se pencher, d'un cœur plus douloureux à qui compatir, d'un plus grand secret de miséricorde à révéler à la pauvre âme qui l'ignore ou la méconnaît.

Pour elle, le malade c'est le malade *tout court*.

« Ce que vous faites à celui-ci ou à celle-là, c'est Moi qui le reçois », a déclaré le Maître.

En réalité il n'y a qu'un malade : JÉSUS-CHRIST qui, sous les traits de la douleur, « excite en la purifiant la bonté naturelle ».

P. M. de S.-JEANNE de Chantal, o. s. a.

*TABLEAUX GRAPHIQUES*  
*DU MOUVEMENT DES MALADES*  
*de*  
*1689 à 1951*

*Tableau 1. — NOMBRE DE MALADES HOSPITALISÉS,  
PAR PÉRIODE DE CINQUANTE ANS, 1689 - 1939*

<i>Période</i>	<i>Total</i>	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
1689 - 1738	25,845	18,545	7,300
1739 - 1788	16,522	14,129	2,393
1789 - 1838	13,397	7,074	6,323
1839 - 1888	32,835	11,322	21,513
1889 - 1938	151,501	69,933	81,568

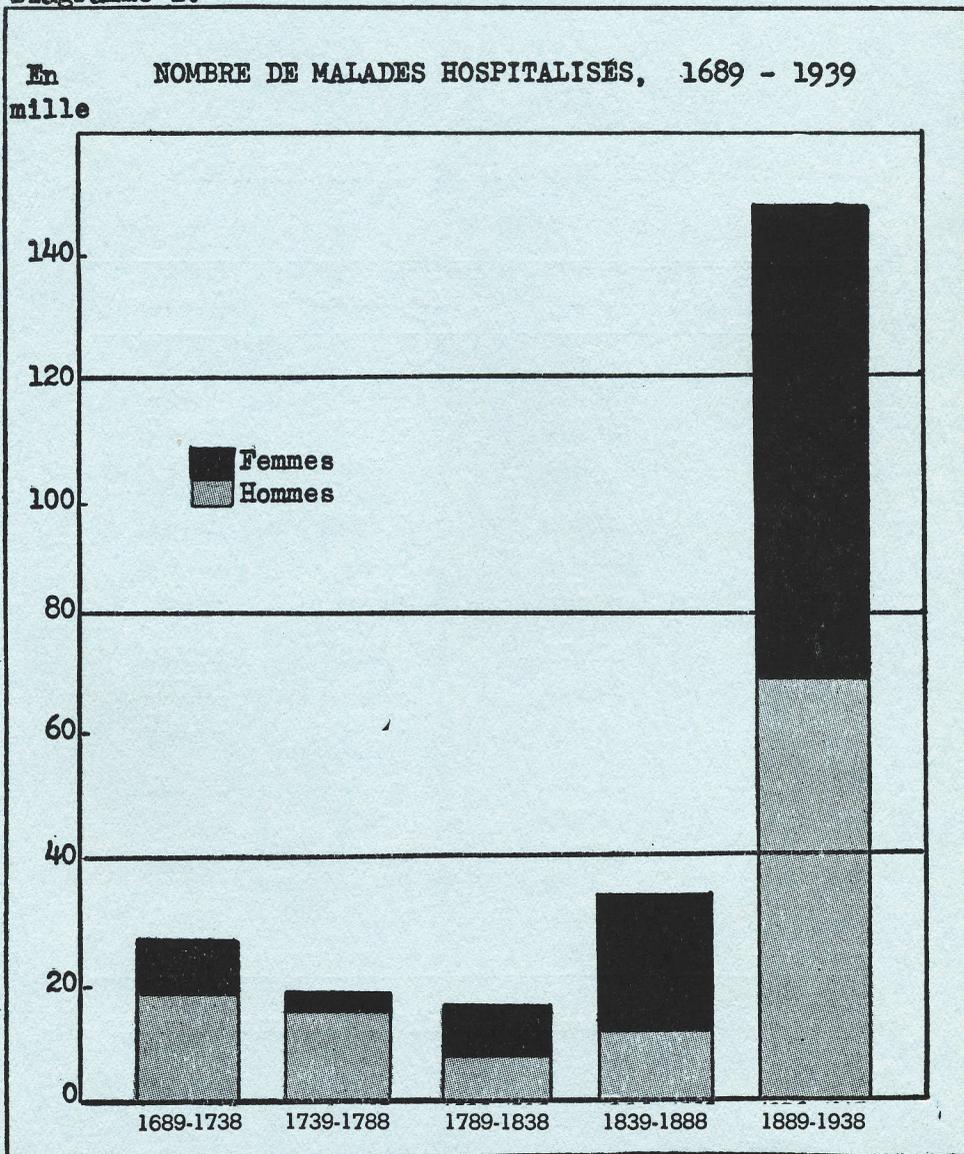
*Matériel extrait de :* Annuaires de L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC.

S'il y a eu, de 1689 à 1738, une différence entre les hospitalisés masculins et féminins on peut l'attribuer : 1° au fait que les femmes, surtout les sauvagesses, se soignaient à domicile, 2° aux maladies contagieuses qui étaient contractées par les passagers sur les navires marchands.

Si de 1739 à 1788 l'écart est plus marqué, ce fait s'explique par l'hospitalisation de nombreux soldats blessés lors du siège de Québec par les Anglais.

De 1789 à 1838 l'équilibre s'établit.

Diagramme 1.-



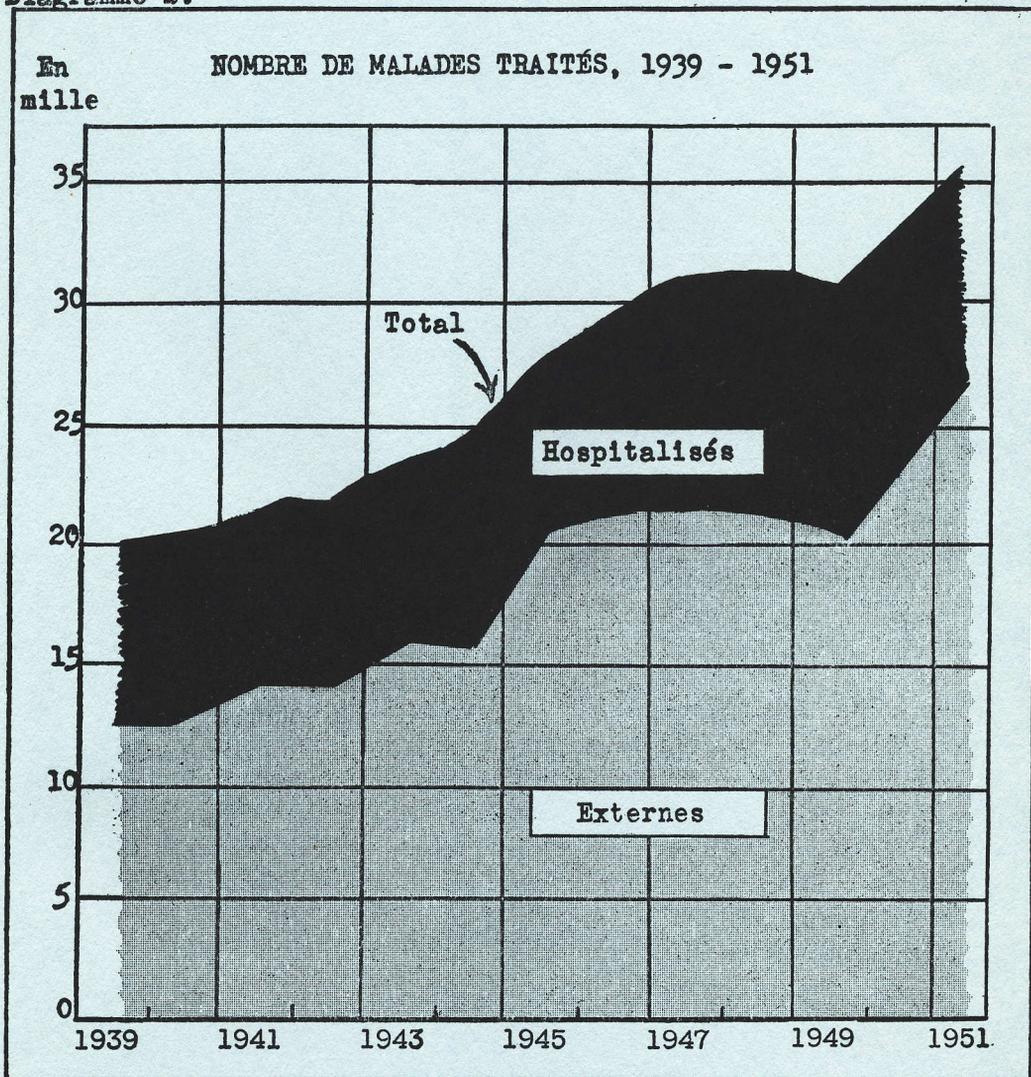
Voir tableau 1, p. 2

Tableau 2. — NOMBRE DE MALADES TRAITÉS  
1939 - 1951

<i>Année</i>	<i>Total</i>	<i>Hospitalisés</i>	<i>Externes</i>
1939	19,629	6,556	13,073
1940	20,114	7,027	13,087
1941	21,299	7,095	14,204
1942	21,169	7,205	13,964
1943	23,440	7,464	15,976
1944	23,793	7,963	15,830
1945	27,972	8,103	19,869
1946	29,493	8,778	20,715
1947	30,269	9,459	20,817
1948	30,861	9,884	20,977
1949	30,389	9,998	20,391
1950	33,205	9,245	23,960
1951	35,966	9,425	26,541

*Matériel extrait de : Archives de L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC*

Diagramme 2.-



Voir tableau 2, p. 4

S.S.L.de M.,o.s.a.



IMPRIMERIE FABER  
QUÉBEC

